

Elle lui tendit un sac en lui disant :

—Portez mes bijoux, vous ne m'avez jamais volée vous !

Faraude obéit et la vit monter en voiture avec la garde qui jubilait.

Elle retourna dans sa cuisine le cœur gros et, se rappelant la parole du maître sur le déménagement du lendemain, elle fit rapidement un paquet de tout ce qu'elle possédait.

Vers deux heures, le domestique de M. Rubettini arriva avec un panier contenant la liste d'une foule de choses rares et coûteuses qu'il fallait acheter rapidement.

Faraude aurait bien voulu le questionner ; mais ce jeune chenapan de quinze ans lui inspirait la plus vive répulsion, elle jugea prudent de se taire et s'en alla aux provisions.

Mais à quelles amères réflexions elle se livrait en plumant le beau faisán doré qu'elle se préparait à rôtir. En quel guépier s'était-elle laissée tomber ! Quel maître s'était-elle donnée ! Un homme qui avait des dettes et qu'on menaçait de la justice, qui sautait à la gorge de sa femme et qui venait faire ripaille en son absence, ce même jour, en cette maison d'où il s'était échappé comme un malfaiteur le matin même.

Elle prit la résolution de parler le lendemain à Mme Rubettini qui, selon les prédictions de la garde, allait revenir avec son mari et les invités ; et la pensée qu'elle quitterait dans quelques jours cet enfer la soulagea.

A six heures précises son dîner était prêt, les casseroles de cuivre laissaient échapper un fumet des plus odorants, le faisán rôtissait devant la coquille enflammée, et par la porte entr'ouverte Faraude apercevait un superbe couvert à six préparé par le domestique.

A cette heure aussi un bruit de pas et de voix se fit entendre dans l'antichambre ; M. Rubettini, qui marchait le premier, ouvrit la porte du salon brillamment illuminé. Faraude se frottait les yeux, c'était bien lui, souriant, jovial, insolent comme toujours. Mais elle se demandait surtout une chose :

—Madame est-elle là ?

Elle supposait bien qu'elle faisait partie du groupe de dames, mais maintenant qu'elle était en défiance elle aurait voulu s'en assurer.

Tout à coup, prenant son courage à deux mains, elle se dit qu'elle n'avait plus de ménagements à garder avec un maître comme le sien, et elle se dirigea vers le salon.

Elle ouvrit la porte toute grande et dit très haut :

—Je voudrais dire un mot à madame.

Des éclats de rire lui répondirent, et M. Rubettini sortit de l'appartement avec la mauvaise figure du matin.

—Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.

—Je veux madame, elle n'est point là ?

—Non, heureusement ; mon dernier repas ici sera joyeux.

—Elle ne viendra pas, monsieur ?

—Je vous ai dit non. Servez aussitôt que le dîner sera à point.

—Monsieur, faites servir votre dîner par d'autres, je m'en vais. Je ne veux point rester dans une maison dont la maîtresse légitime est absente.

—Allez au diable. Qu'est-ce que cela vous fait ?

—Cela fait que je veux une maîtresse de maison, là où je fais mon service.

—Il y en aura trois ce soir au lieu d'une, cela vous va-t-il ? Assez, d'ailleurs, assez. Oh donc est Victor ?

—Il est allé acheter des champignons.

—C'est bien. Il servira à table ! Vous, ne paraissez plus.

—Je ne me cacherai pas comme vous ce matin, monsieur, je n'ai pas de raisons pour cela.

Les yeux de M. Rubettini s'injectèrent de sang et il tendit les deux poings en avant.

—Oh ! moi, vous ne m'étranglez pas, dit Faraude, j'ai de bons bras pour me défendre.

—C'est bien, nous réglerons ce compte demain ; occupez-vous du dîner.

Il rentra dans le salon et Faraude, dans un état d'excitation impossible à décrire, s'élança vers sa cuisine.

—Moi, dit-elle, servir un monde pareil ! Jamais.

Elle se saisit du paquet qu'elle avait préparé le matin, s'assura que son argent était dans sa poche et se glissa dans la salle à manger ; puis, revenant sur ses pas.

—Ah ! le monstre, grommela-t-elle, il ne se réglera pas de ma cuisine ; je ne lui demande pas les gages qu'il me doit, je ne veux plus voir sa figure de forçat ; mais il ne sera pas dit que j'aurai obéi à sa vilaine gourmandise.

D'une main agitée elle se saisit d'une bouillotte, leva successivement les couvercles des casseroles et les remplit d'eau, puis elle fit mouvoir la petite broche de façon à exposer le faisán à la chaleur ardente du feu.

Et prenant son paquet elle se sauva. Elle descendit rapidement l'escalier, son paquet dans les bras, et, craignant d'être poursuivie par Victor, elle entra dans la première maison venue qui portait le nom d'hôtel et demanda une chambre.

On la conduisit au cinquième, dans une mansarde étroite. Là elle soulagea son cœur par un torrent de larmes où la joie d'être délivrée du contact de gens sans foi, sans loi, sans dignité, avait autant de part que le chagrin de se trouver de nouveau sur le pavé de Paris. Elle pleura même, il faut le dire, au souvenir de la vengeance qu'elle avait exercée.

Heureusement, Faraude avait comme tous les gens très sains de corps, un moyen sûr d'échapper, au moins momentanément, aux tortures de son âme : c'était le sommeil.

Tout en se disant qu'elle préférerait au lit malpropre de la mansarde, deux belles bottes de paille toutes fraîches, ou bien même la belle mousse verte des bois parsemée de fleurs sèches, elle se hâta de faire sa prière en y ajoutant un acte de contrition bien sincère, se coucha et dormit d'un somme jusqu'au lendemain matin.

Elle fut sur pied de bonne heure, et son parti fut bien vite pris. Il n'y avait pour elle qu'un asile sûr dans Paris, c'était le couvent où elle avait déjà trouvé un refuge.

Elle y retournait beaucoup plus riche qu'elle n'en était sortie, et voyant qu'il tombait une espèce de neige fondue qui eut pénétré jusqu'au fin fond de son paquet, elle se donna le luxe d'un fiacre et arriva devant la grosse porte verte surmontée d'une croix, au moment même où la bonne sœur qui l'avait si bien accueillie la première fois se rendait à son poste dans le parloir.

—Ah ! c'est vous, dit-elle avec sa bonté ordinaire, et avec votre paquet encore, ce qui me prouve qu'il ne s'agit pas d'une visite. Vous avez donc quitté la famille Labureau ?

—Oui, ma sœur, et j'ai même eu d'autres maîtres depuis ceux-là et qui n'étaient pas si bons. Ah ! dame ! j'en ai long à vous conter.

Sur un signe de la sœur elle déposa son paquet dans un coin, vint s'asseoir près d'elle et narra ce qui lui était arrivé depuis cinq mois.

—Je savais un peu tout cela, bien que vous ne nous en ayez rien dit dans vos rares visites, dit la sœur lorsqu'elle finit ; mais vous n'avez pas eu à regretter votre séjour dans la famille Labureau. Quant à cette dernière place d'où vous sortez avec tant de malice en vous vengeant, ce qui est très mal, je n'ai rien à en dire, il n'y en a que trop dans Paris qui lui ressemblent.

—Une autre fois, vous ne vous placerez pas avec cette simplicité. Nous ne sommes pas ici à St-Cornély, ma fille, il s'en faut bien.

—A propos de St-Cornély, il est arrivé une lettre pour vous il y a huit jours. Je l'ai adressée chez Mme Labureau qui me l'a fait retourner en disant qu'elle vous croyait ici.

—Puisque nous avons un petit moment de liberté, je vais vous la lire.

—S'il vous plaît, ma sœur, dit Faraude, il me tarde bien d'avoir des nouvelles du pays.

La sœur alla prendre dans un casier une enveloppe qui portait une de ces adresses compliquées, comme en écrivent ceux qui ne sont guère versés dans le style épistolaire, et elle brisa un papier bien réglé et tout couvert d'une grosse écriture.

—Ma sœur, quel nom y a-t-il au bas de la lettre, s'il vous plaît, dit Faraude ; comme ça je comprendrai mieux quand vous lirez.

Le regard de la sœur chercha la signature.

—Guillaume Cariou, dit-elle.

—Ah ! c'est de Guillaume, tant mieux, il n'y a pas de tromperie à craindre dans ce qu'il me raconte ; c'est un homme dont la langue ne sait pas mentir.

Cette réflexion faite elle glissa ses mains dans ses larges manches et écouta avec une profonde attention la lecture que la sœur commençait.

Cette lecture n'était pas de nature à donner grand satisfaction à la pauvre Faraude. La dernière fille d'un de ses oncles était morte de convulsions, ce qui avait bien attristé toute la famille. Mathurin passait son temps au cabaret et buvait et jouait l'argent de sa sœur au grand scandale des gens du Cheval-Blanc, enfin M. Ronan, au service duquel Guillaume allait entrer comme conducteur de voiture, lui avait confié qu'il avait trouvé sa cuillère d'argent, la fameuse cuillère perdue, chez un des orfèvres de la ville qui l'avait achetée le lendemain de Noël, d'un jeune garçon qui répondait tout à fait au signalement de Mathurin. De plus, le ferblantier qui demeurait en face de la Quenouille, amené dans la conversation d'un soir d'été, à parler des événements de Noël, avait dit à M. Ronan que, dans la matinée de ce grand jour, pendant la grand'messe, il avait vu sortir de sa boutique le frère de Faraude, avec un objet brillant qu'il avait glissé dans la poche de son gilet.

La lettre se terminait par une pluie de compliments, Mme Ronan surtout tenait à assurer Faraude que tous les sentiments de fâcherie étaient éteints contre elle dans la famille, que Faraude pouvait être bien sûre qu'on ne lui en voulait plus à Saint-Cornély et qu'on pensait toujours à elle avec regret.

On peut juger en quels sentiments Faraude écoutait cette lettre, la plus longue que Guillaume eût jamais écrite.

Tout à tour son visage se teignait d'un rouge ardent ou devenait d'une pâleur de mort.

Au dernier paragraphe elle éclata en sanglots.

Et comme la sœur voulait entamer le chapitre des consolations :

—Ah ! ma sœur, dit-elle, que j'ai été ingrate et orgueilleuse envers les Ronan, mes bons maîtres. Et quel chagrin c'est pour moi de penser que ce Mathurin, qui est mon frère, soit un voleur et le pire des voleurs, puisqu'il prenait ça dans une maison où en lui avait toujours été charitable !

—C'est une grande épreuve pour vous, ma bonne fille, dit la sœur en lui serrant la main ; allons, il s'agit de la bien supporter. Voici des personnes qui traversent la cour. Allez-vous en et tâchez de ne pas avoir les yeux rouges. Il peut se présenter aujourd'hui même de bonnes occasions, et ce qui plaît en vous, c'est votre physionomie honnête et gaie. Allez-vous en bien vite, allez à la chapelle si vous voulez et tenez-vous prête à être appelée au parloir.

CHAPITRE XXI

—Eh bien ! ma fille, es-tu contente de ton coup d'essai !

Telle était la question que M. Ronan adressait du bord de son comptoir à sa fille Clémence, qui glissait par l'entrebâillure de la porte vitrée un visage qui avait du voir le feu de bien près.

—Je croyais entendre marcher et parler dans la boutique, dit Clémence, et je n'osais pas entrer.

Elle tira la porte derrière elle, alla s'asseoir sur le tabouret près de sa mère, et reprit tout en passant son mouchoir sur son front brûlant :

—Je ne suis pas mécontente, maman ; mais je vous assure que ce n'est pas petite chose de préparer l'oisie de Noël quand Faraude n'est pas là.

—Elle vous faisait la cuisine en un tour de main, dit Mme Ronan avec un léger soupire.

—Et avec beaucoup d'économie, ajouta le marchand qui s'était mis à se promener le long de son comptoir ; l'oisie que tu nous as préparée, Clémence, coûte déjà le quart plus que l'oisie de Faraude, et je ne crois pas te fâcher en te disant qu'elle ne sera pas le quart aussi bonne.

—La volaille renchérit tous les ans comme le reste, remarqua Mme Ronan, qui avait vu la grimace de désappointement avec laquelle sa fille avait accueilli la réflexion de son père ; cette année elle était hors de prix.

—Ta, ta, ta, murmura M. Ronan, Faraude n'avait pas sa pareille pour acheter, Madelon, ni sa pareille pour faire la cuisine.

—Je ne dis pas le contraire, Ronan, je ne dis pas le contraire. J'ai assez regretté que vos vivacités avec elle aient amené la dispute qui l'a fait partir, il y a un an, quasi jour pour jour.

—J'avais eu raison dans la querelle, Madelon. Qui est-ce que je soupçonnais d'avoir volé ma cuillère d'argent ? Mathurin. Eh bien ! vous avez vu que ce n'était point un autre.

—Comme tout se découvre ! murmura madame Ronan.

—Oui, ma foi, il n'y a qu'à attendre avec patience.